

**SEVEN SISTERS  
OU LES VILLES JUMELLES**

Un signe m'était apparu alors que je traversais la Manche sur un énorme bateau, un bateau capable d'avaler des bus et des poids lourds et de les garder au chaud, au creux de sa large coque, le temps de la traversée. (...)

**ARMANDE  
JAMMES**



**SEVEN SISTERS  
OU LES VILLES JUMELLES**

**ARMANDE  
JAMMES**

Éditions Openfield Récits



EUROPE

100 km





## **SEVEN SISTERS OU LES VILLES JUMELLES**

Un signe m'était apparu alors que je traversais la Manche sur un énorme bateau, un bateau capable d'avaler des bus et des poids lourds et de les garder au chaud, au creux de sa large coque, le temps de la traversée. Quelques heures lentes passées à avancer sur l'eau dans le vrombissement continu de moteurs gigantesques, avant de pouvoir ouvrir à nouveau la gueule et les recracher : les bus, les poids lourds et les voitures, les vélos aussi et les tout petits piétons qui traversaient la mer avec seulement un sac à dos. Pas comme moi qui m'étais encombrée d'une couverture et d'un oreiller pour le cas où je voudrais dormir. J'avais, en cela, suivi l'exemple des autres passagers qui sortaient de leur coffre de voiture quantité de matériel, des sacs, des matelas à gonfler et des gonfleurs à batterie, des thermos, des masques de nuit, des coussins en U à mettre autour du cou. Le passage de la nuit faisait aussitôt tomber les barrières, peu importe la tenue, peu importe la pudeur pourvu que le confort de la nuit soit un peu amélioré. Dans le grand salon baptisé « Agatha Christie », dont le charme un peu désuet évoquait assez bien l'écrivaine anglaise, nous nous allongions par terre, l'oreiller était posé à même le sol et la poussière, les foulards rabattus sur la tête pour atténuer la lumière.

Le bar du bateau continuait de servir des bières à ceux à qui le sommeil résistait ou bien qui refusaient de se laisser aller à cette étrange scène. Et le tintement des verres vint s'ajouter au bruit des moteurs puis à celui des tout premiers ronfleurs. Ces derniers, indéniablement, avaient gagné la bataille, car nous étions dès l'instant condamnés à rester dans cet espace indéfini et pénible du demi-sommeil, quand le corps et l'esprit, maintenus en éveil par l'inconfort, la lumière et le bruit, désormais, des bronches et des narines encombrées, refusent de lâcher. Et quand les

haut-parleurs annonceraient l'approche des côtes anglaises, nous sortirions hirsutes de cet état intermédiaire, en vrac et hébétés.

Pour échapper à cela, j'étais partie me promener sur le pont supérieur du bateau. Le ronflement des machines était puissant et le vent m'avait paru tiède. La mer, au-dessous, était invisible. Des chaises de jardin étaient éparpillées sur le pont supérieur, abandonnées aux embruns et à la faible lueur de la lune. Elles étaient disposées là où les passagers les avaient laissées, dans les recoins du bateau ou au plus près de l'eau, selon que leurs usagers avaient voulu se rassasier de vent ou se blottir au soleil. Des parois vitrées permettaient de se protéger tout en regardant, à travers le bleuté du vitrage, le paysage continu de la mer.

Au-dessus de moi, affiché en grandes lettres jaunes, était écrit le nom du bateau. *Seven Sisters*. Je fus surprise de trouver ici un écho si franc à mes préoccupations. Fallait-il y voir un signe? J'avais prévu de parcourir quatorze villes, sept villes européennes et sept villes américaines. Sept paires de villes, liées entre elles par leurs noms. Poussée par l'envie de voir ce qui au-delà des mots liait encore l'Europe à l'Amérique.

Au loin, apparaîtraient bientôt les falaises anglaises, l'aube naissante suffirait-elle pour apercevoir la ligne blanche dont l'épaisseur variait entre la mer et le ciel, puis à discerner l'ourlet vert des pâturages qui la surplombaient? Et, lorsque je tournerais mon regard vers l'ouest, la ligne blanche se brouillerait pour former le front de mer de Brighton, ma première ville anglaise.



**LISBONNE,  
NEW LISBON**



L'eau donnait forme à Lisbonne et New Lisbon, leur donnait pêcheurs et poissons. Les pêcheurs lisboètes ne ressemblaient en rien aux pêcheurs du Wisconsin, les premiers montaient sur le Tage comme ils montaient en mer sur des embarcations bardées de cordages et de filets quand ceux de New Lisbon, assis sur leurs glacières chargées de bières et de sandwichs, plongeaient leurs cannes depuis leurs barques installées sur les eaux tranquilles de la Lemonweir River. Les eaux des rivières étaient si bien piégées dans les terres plates du Wisconsin qu'elles se contorsionaient en boucles et en lacs, se diffusant au travers du paysage en larges marécages. New Lisbon était établie au bord de l'une de ces zones gonflées d'eau, et son plan orthogonal venait étrangement buter sur les volutes et les courbes que la rivière imprimait dans le paysage.

À Lisbonne, l'eau, loin de pouvoir se répandre au travers des terres, marquait la limite précise de la ville ; les collines du Chiado et de l'Alfama plongeaient dans le Tage dont les eaux se mêlaient déjà à celles de l'océan Atlantique, attirant les pêcheurs et les explorateurs vers le large. Ma première soirée dans la ville portugaise, je l'avais passée à me perdre dans les rues, incapable de m'orienter parmi les pentes afin de retrouver le Tage. Quand, fatiguée de ma propre incapacité à me repérer dans la ville, j'avais enfin atteint les bords du fleuve, me frayant à travers les chantiers en cours un chemin vers le quai, j'avais été surprise de voir que l'obscurité y régnait, la masse noire de l'eau entraînait dans l'ombre ses berges, seuls un petit groupe d'immigrés et quelques rares joggeurs circulaient le long du quai.

J'étais arrivée à New Lisbon avec la nuit, après une journée passée à arpenter Saint-Paul et Minneapolis, rassemblant le matériel nécessaire à la poursuite du voyage. Un matelas que je pourrais installer à l'arrière de la voiture, une fois la banquette arrière abaissée, un oreiller, un camping-gaz, une casserole, une assiette et quelques couverts.

J'avais repris la route en fin de journée, empruntant l'Interstate 94 qui continuait sa trajectoire ouest-est à travers les États du Nord. Une quinzaine de kilomètres après Saint-Paul, franchissant le cours étalé de la rivière Sainte-Croix, je quittai le Minnesota pour le Wisconsin.

Sur les panneaux croisés le long de la route, les noms des villes à consonances anglaises et françaises se mêlaient à ceux issus des langues indigènes. Menomonie, Eau Claire, Altoona, Brackett, Vaudreuil, Millston, Tomah. Il existait très peu de villes qui ne fussent pas nommées selon l'un de ces trois principes, dressant sur la carte routière une sorte de constat de ce qu'avait été la conquête de ces lieux. Un peuple d'immigrés européens avait peu à peu accaparé le territoire des peuples indiens et, puisque ces derniers ne laissaient derrière eux pas de villes, pas de monuments, si peu de traces tangibles, il ne restait d'eux plus rien que l'invisible : la langue et le nom des lieux, le nom de certaines villes sur les panneaux routiers de ce Nord-Est américain.

Au bout de quelques heures, une sorte de gros ballon bleu suspendu avait attiré mon attention. Une petite lumière rouge brillait en son sommet, sans doute à destination des avions. En larges lettres blanches s'affichait NEW LISBON. La route était luisante de pluie, elle reflétait les faibles lueurs des enseignes et des lampadaires. Du jaune, du rose, du bleu qui s'étiraient en lignes lumineuses à travers la buée du pare-brise. Je m'arrêtai au niveau de l'une de ces enseignes, choisissant, parmi les lueurs, la plus chaleureuse. Un établissement situé au bord de la route principale, à l'entrée de la ville. La salle, relativement vide, était vaste, dimensionnée pour des samedis soir plus animés à en croire les affiches et la scène installée dans l'un des angles de la pièce. Je m'étais installée à l'angle opposé, à bonne distance, de manière à pouvoir observer les quelques clients venus dîner et ceux accoudés au comptoir, à proximité des écrans diffusant les matchs de football américain.

Je ne rendais pas service à la serveuse en me tenant ainsi éloignée et je m'en voulais un peu de la voir traverser toute la pièce afin de prendre ma commande. La jeune femme était légèrement bégue et ma condition d'étrangère semblait encore ajouter à sa confusion. Je voulais boire une longue bière et manger un de ces *pulled pork* hamburgers dont j'aimais tant la viande effilochée et sucrée.

Mon esprit se mit à divaguer, errant sur les visages des rares clients, sur ces quelques jours que je venais de passer depuis que l'avion s'était posé sur la piste de Minneapolis. Peu de jours en fait, deux peut-être, mais cette sensation diffuse que cela faisait déjà longtemps, que j'étais loin, ou plutôt que je m'enfonçais progressivement dans une matière qui ne m'était pas familière. Ni tout à fait étrangère.

Le matin suivant, je fus réveillée par le bruit de la pluie qui tapait doucement sur le toit de la voiture. À travers le pare-brise embué, je pouvais voir, occupés à faire cuire des pancakes au-dessus d'un feu de camp, un jeune campeur et son grand-père. Ce dernier faisait couler la pâte de son saladier sur une plaque métallique tandis que le garçon surveillait la cuisson à l'aide d'une spatule. À côté d'eux, une barque de pêche était arrimée sur une remorque. J'entrouvris un peu la fenêtre, espérant que l'odeur viendrait à moi et avec elle le plaisir illusoire d'un copieux petit-déjeuner. Mais ce fut l'odeur d'abord de l'herbe et de la terre détrempée. Mes deux voisins échangeaient peu de mots, leurs gestes suivant apparemment un rituel bien établi. Le silence tenait encore l'ensemble du camping ; au loin, d'autres campeurs étaient à leurs tâches matinales. De leurs silhouettes je ne voyais que les épaules un peu hautes et les têtes encauchonnées sous les imperméables.

Le ciel parvint enfin à s'éclaircir et une activité se fit rapidement sentir aux abords du petit embarcadère situé près de la rivière. On approchait les pick-up et les remorques. Une femme dont le tee-shirt rose saumoné prenait soudainement la lumière était penchée au-dessus de l'eau. Elle tenait à la main une corde au bout de laquelle flottait une barque. Elle semblait attendre ou hésiter avant de pouvoir embarquer.

Lorsque je quittai le camping, le grand-père et son petit-fils étaient occupés à écoper l'eau de leur barque avec le saladier de la pâte à crêpes.

La journée dans son ensemble était grise, chargée de l'humidité que les lacs rendent à l'air, une lumière si éloignée de celle omniprésente que j'avais pu rencontrer là-bas, au printemps, dans les rues de la capitale portugaise. Les sols clairs et les murs de la ville renvoient une blancheur que je croyais réservée au pourtour de la Méditerranée. Aussi les sensations que j'éprouvais à la découverte de ces deux lieux étaient particulièrement doubles et difficiles à rassembler. D'un côté les versants d'une vaste ville perpétuellement en pente, occupée d'escaliers, d'orangers et de touristes, de l'autre côté la petitesse d'une ville de deux mille cinq cents habitants, plate, environnée au nord par une large zone de marais et sur le reste de ses bords par des cultures de maïs et de soja. Une ville dont le centre se résumait à la croisée orthogonale de deux rues, aux quatre angles desquelles se trouvaient quatre édifices : une station essence, un supermarché, un bar et un bureau de poste. Les passants étaient moins nombreux que les voitures qui traversaient le carrefour, alors que les rues de Lisbonne m'avaient semblé saturées de gens. L'une des deux villes savait être belle quand l'autre s'en fichait complètement.

L'eau restait le meilleur moyen pour mon esprit d'opérer le passage de l'une à l'autre. Sa nature même, informe, permettait d'inventer l'espace géographique qui aurait pu mettre ces deux villes à portée l'une de l'autre, *via* ce que j'imaginais un très long voyage en barque. Mais le temps étiré de la traversée m'aurait semblé être juste au regard de la distance et de la disparité de ces deux endroits, il mettrait entre elles ce qu'il faut de vide et de silence pour les garder, l'une et l'autre, intactes à mon esprit.

Pour traverser Lisbonne, parce qu'elle était immense et complexe, j'avais pris pour guide un roman de Tabucchi, *Requiem*, le récit d'un songe ou d'une hallucination qui avait achevé de me plonger dans un état de rêverie et de torpeur. J'avais parcouru la ville à la recherche des menus détails du roman, des lieux, des boissons et des plats que croisait le narrateur. Suivant un itinéraire allant du cimetière de Prazeres à Cascais, j'avais bu du Sumol et mangé de la soupe Alentejana sans que ni l'un

ni l'autre ne me parussent à la hauteur de ce que le récit laissait entrevoir. La vie réelle, toujours, me semblait légèrement en deçà de celle des romans.

Je cherchais des yeux les bateaux et les navires, l'évocation de ces explorations portugaises qui avaient envoyé les équipages en partance de la ville de l'autre côté du monde alors connu. Je n'en avais trouvé que peu de traces : la peinture d'un grand voilier sur une barrière de chantier, alors que je me dirigeais vers le Parque das Nações ; une caravelle reproduite sur les azulejos d'un restaurant de poisson à Cascais, quand je m'efforçais de finir la *feijoada* que j'avais commandée non par goût, mais par souci d'être exhaustive ; les fresques baroques de la salle Vasco-de-Gama du Musée militaire qui mêlaient les cartes du monde aux motifs mythologiques. Un dernier navire enfin, sur les murs de la casa do Alentejo, un endroit où l'on semblait cultiver la nostalgie, la retenant entre les boiseries et les parquets lustrés des salles vides.

Sans le livre de Tabucchi, je n'aurais pas poussé la porte de ce lieu discrètement enchâssé parmi les façades de la rua das Portas de Santo Antão. Sur plusieurs étages, le bâtiment mélangeait au travers de ses mosaïques les influences mauresques à celles de l'Alentejo. Du pur ornement à la fresque narrative, elles recouvraient les murs des salles et des patios, les cages d'escalier et les couloirs que j'empruntais. Je circulais de pièce en pièce, poussant des portes entrouvertes sur des salles vides, mais dont les tables étaient dressées, les sofas profonds et impeccables. Je parvins à un restaurant, des groupes de gens étaient attablés sur des nappes rouges, leurs discussions ne semblaient pas pouvoir perturber le silence ambiant. On avait d'ailleurs pris soin de répartir la clientèle en deux salles, la plus étroite étant réservée à l'agitation des enfants.

Il ne s'agissait pas de chercher à New Lisbon les traces des bateaux et des caravelles. Les colons étaient arrivés sur place par le train. Un vieux wagon, repeint à neuf, portant l'inscription *Milwaukee Road*, était posté sur le bord de la route principale, juste en face de la sortie du camping Riverside. Sur une pelouse, devant un large hangar consacré aux activités du Lions Club et à une association de vétérans, l'*American Legion*, se trouvaient également exposés un char d'assaut et un hélicoptère de l'armée.

J'empruntai la route qui passait entre les véhicules de l'armée et le wagon, et j'arrivai au cimetière de la ville dont la pelouse était jalonnée de stèles et constellée de petits drapeaux. Ces derniers indiquaient les tombes d'anciens soldats. Nombre d'entre eux étaient morts lors de la guerre de Corée et très peu lors des deux conflits mondiaux. Les habitants de New Lisbon n'étaient pas revenus à l'Europe, ni par la mer ni par les cieux.

D'un cimetière à l'autre, je me souvins de celui de Prazeres à Lisbonne, où j'étais arrivée en pleine chaleur et après une longue marche à travers la ville. Les caveaux blancs étaient serrés les uns contre les autres, et contre les cyprès si sombres qu'ils apparaissaient noirs à travers l'objectif de l'appareil photo. J'avais retrouvé mon calme au fond de ce lieu, dans le carré réservé aux soldats dont les tombes rases et modestement fleuries contrastaient avec les riches et encombrants tombeaux. L'endroit formait un encorbellement sur le paysage, surplombant une étroite bande d'immeubles agglutinés, enserrés par la voie rapide et la prochaine colline.

Je m'étais rendue dans ce cimetière parce que le narrateur, en nage, y rencontrait tour à tour une gitane voyante, un gardien occupé à manger dans la fraîcheur de sa loge, et le fantôme d'un vieil ami, Tadeus, avec qui il irait trop boire et trop manger. Mais aussi, devais-je l'avouer, parce que j'aimais me promener dans les cimetières, que ce fût en Europe ou en Amérique, y cherchant des yeux un nom, une inscription, une évocation singulière. Y cherchant une atmosphère, un silence que je ne retrouvais que dans ces endroits à l'écart et les terrains vagues, des lieux dans la ville où la ville se faisait plus absente, sa rumeur plus étouffée, à la manière dont une sourdine parvenait à atténuer le son puissant d'une trompette. Et peut-être à y rencontrer quelque fantôme ou la manifestation confuse d'un esprit particulier.

Et Lisbonne se prêtait plus facilement au jeu des apparitions que sa jumelle américaine. Il faut dire que, plus retorse dans sa forme, la lumière y entrait de façon moins franche, ce qui multipliait les possibilités de mise en scène. La façon qu'avait eue ce rai de lumière de se poser sur cet homme assis, dont la petite fille s'exerçait à faire du vélo, la façon qu'avait eue la lune d'apparaître sur ce fleuve qui se retirait comme se retire un

océan, et le cercle qui s'était dessiné à la croisée du transept d'une église au moment où une femme était affairée à passer la serpillière.

New Lisbon ne disposait pas de cette capacité à jouer avec la lumière, ne disposait pas de cette force de séduction. Les villes américaines étaient sans doute moins aguicheuses que les villes européennes, ou bien elles ne jouaient pas la même partition. Car, pourtant, tout, de l'Amérique, exerçait sur moi une sorte d'attraction, même si cela ne relevait pas du charme, de la langue, ou de la lumière. Et je me surprenais à aimer ce que je n'aurais pas aimé en des circonstances plus quotidiennes : les cafés allongés jusqu'à la dilution et servis dans des gobelets en carton, le sucre glacé et le gras moelleux des *donuts* de fast-food, la banalité des pavillons et du plan des villes. J'aimais les quartiers pavillonnaires aux pelouses rases que de grands arbres venaient toujours ombrager et leurs routes trop larges, dont les enrobés fissurés étaient rejoints à la diable par un ruban d'asphalte qui courait au sol comme un serpent affolé. Une pure apparence de simplicité qui, sans doute, reposait mon esprit d'Européenne saturé, mais qui ne parvenait jamais à masquer que derrière se jouait la même complexité.

New Lisbon et Lisbonne vivaient dans l'inconscience l'une de l'autre, la capitale portugaise était bien loin de se soucier de cette petite ville américaine, et New Lisbon ne devait vraisemblablement son nom qu'à un autre Lisbon situé à mille kilomètres de là, dans l'Ohio, d'où étaient venues les premières populations. Les colons européens avaient ainsi créé sur le territoire, à mesure qu'ils le prenaient aux Indiens, une succession de villes en « New », selon un enchaînement de références et d'hommages dont on avait fini par perdre le point initial, une ville outre-Atlantique, une capitale.

Empruntant la route en direction de Mauston, je tournai à gauche peu de temps après la sortie de la ville pour atteindre un espace de pique-nique aménagé, à quelques pas d'un groupement de pavillons. En arrière-plan, à la lisière du boisement, des herbes hautes couvraient des buttes de terre, et cet état presque sauvage de la végétation était suffisamment rare dans ce pays de pelouses impeccables pour attirer mon attention. Il s'agissait de tumulus indiens, des monticules aux formes parfois rondes,

parfois plus complexes, bâtis par un peuple présent à partir du troisième siècle dans le sud du Wisconsin. Ces sépultures avaient été conservées grâce à la générosité de monsieur et madame Bailey, et à l'action du Lions Club qui entretenait ces lieux depuis 1976. Que cela ne relevât d'aucune structure publique avait cessé de me surprendre, cela faisait partie des dissemblances entre les deux continents, la façon dont la culture ou l'histoire était l'affaire de l'État ou celle des gens.

J'en fis soigneusement le tour, suivant le tracé net de l'herbe, coupée au ras de la butte de manière à en souligner la courbe. Si légères que fussent ces traces, elles offraient pourtant quelque chose de visible en bordure de cette petite ville du Wisconsin. Il n'aurait pas fallu grand-chose pour que ces bosses de terre disparaissent, d'abord tondues puis rasées et ratissées. Leur permanence semblait ne tenir qu'à la volonté de quelques fondus d'histoire locale.

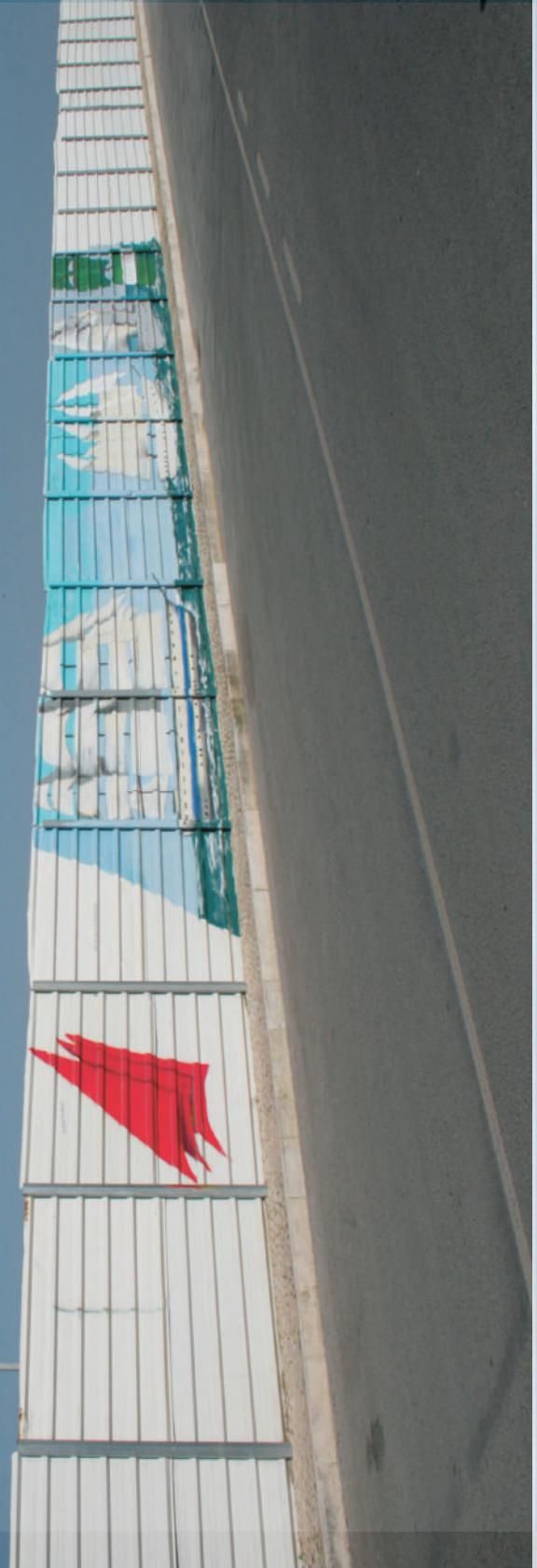
Comme cet homme, Harry Mortensen, qu'une photographie en noir et blanc montrait accroupi devant des panneaux de bois sur lesquels étaient fixées des pointes de flèche, à la manière dont on épingle les papillons. L'homme avait passé de longues heures à chercher dans le paysage ces petits morceaux de pierre taillée, rassemblant petit à petit plus de quatre mille objets. Des morceaux de pierre dont certains avaient la forme évidente d'une pointe, les bords dentelés taillés au plus fin et au plus coupant afin de mieux entrer dans le cuir et la chair du gibier tandis que d'autres, plus ovales et moins ciselés, pouvaient aisément passer inaperçus, perdus parmi le sable, les cailloux et les galets de la rivière.

De la rivière, j'avais rejoint la rive. Non pas ces larges marais d'herbes et d'eau que les barques de pêcheurs et les canoës parcouraient, mais cet endroit, en aval de la ville, où la rivière était plus étroite et plus brune, bordée d'arbres qui la rendaient plus ombreuse et dont les branchages anciens finissaient par tomber et se laissaient emporter, s'entassant par paquets à la première saillie de la roche. Le soleil et le passage répété de l'eau les avaient poncés et laissés d'un gris argenté que le ciel encore nuageux venait rendre plus velouté. De tous les paysages que les Indiens avaient pu contempler, celui de cette rivière, malgré son inconstance et sa variation inhérentes à l'état de l'eau, était peut-être celui qui avait le moins changé.

Accroupie parmi les rochers, je me souvins alors de cet autre moment, où, attablée de l'autre côté du Tage, je regardais Lisbonne, depuis cet endroit que j'avais trouvé après avoir marché le long de ce quai aride, bordé d'entrepôts abandonnés et de parois de béton immenses, occupé à de rares endroits par quelques lanceurs de cannes à pêche, ceux que l'on croise toujours dans ces lieux un peu à l'écart, ces bordures de canaux et de fleuves déclassées, car ils peuvent y attraper dans une relative tranquillité le poisson qu'ils mangeront le soir. J'avais, au bout de ce quai finissant en impasse, trouvé un petit café calé contre le coteau, dont les tables disposées le long de l'eau invitaient à s'y asseoir et à s'y déchausser, à poser les pieds sur le muret qui séparait le quai d'une minuscule plage, et à renouveler des heures durant la commande afin de ne pas avoir à s'en aller.

PHOTOGRAPHIES À SUIVRE :  
*Lisbonne (à gauche), New Lisbon (à droite)*





















**BERLIN,  
NEW BERLIN**



La suite pourtant, c'était reprendre la route, continuer vers l'est, se rapprocher un peu plus du grand lac Michigan. Les Grands Lacs, les atteindre enfin, depuis le temps que je les regardais avec envie sur la carte. Mais je ne toucherais pas ce jour même au rivage, car j'allais m'arrêter à quelques kilomètres de l'eau, dans la banlieue ouest de Milwaukee, à New Berlin. À quoi pouvait-elle ressembler la ville qui viendrait en écho à l'énorme ville allemande, à ce monument d'histoire, de tragédie, ce paquet d'émo-  
tions, de douleurs, de regrets et de folles envies qu'était Berlin.

J'avais pris le matin même mon petit déjeuner assise sur un banc au bord de l'eau, face à l'étendue du lac Mendota – ou alors est-ce le lac Monona ? La ville de Madison est un isthme de terre pris entre deux lacs, cela m'avait semblé fascinant. L'aube était grise, le café préparé sur réchaud à l'arrière de la voiture était bon. C'était le moment du jour que je préférais, pour peu que la nuit ait été bonne, je n'aimais rien de plus que de prendre un café le matin au bord de l'eau.

Plate, résidentielle et blanche. J'entrai dans New Berlin sans que rien de notable n'advienne ou n'apparaisse, si ce n'était, cette fois encore, le nom de la ville suspendu au fronton du château d'eau. Il s'agissait d'une succession de constructions qui peu à peu se faisait plus dense, signifiant par ce resserrement l'approche d'une ville plus grosse, l'entrée dans une zone urbaine par sa banlieue. Des bâtiments en brique de taille moyenne, des supermarchés ou des églises, un hôpital pour enfant, un autre pour les animaux, une résidence pour les vieux.

À Berlin, je me souvenais d'être arrivée deux fois par les airs et une fois par la terre, sans doute en bus ou en train. Car, de ce voyage-là, le premier, il y avait un peu plus de dix ans, je ne me souvenais plus bien, seulement de cette sensation de vide, de morceaux de ville détachés les uns des autres, séparés par des terrains vagues qui m'avaient alors laissée perplexe. Telle était la forme décousue de la capitale allemande. Lors de mon deuxième voyage, cinq années plus tard, il y avait encore pas mal de trous, mais leurs bordures étaient plus franches. Je me souvenais surtout de longues errances nocturnes à la recherche de clubs et de bars que nous avions eu tant de mal à trouver. Et encore cinq années plus tard, le souvenir d'une ville désormais comblée, il n'y avait plus de creux, plus de vides. Une ville dense, serrée, reconstituée, qui avait fini par remplir les espaces que le Mur (et ensuite sa chute), et que les *no man's land* avaient laissés. Il m'avait fallu dix ans finalement pour bien comprendre que la réunification de l'Allemagne était récente, qu'elle appartenait au temps de mon enfance dont je n'étais, à l'époque de ma première venue à Berlin, pas si loin. Et que dix années ne sont rien pour qu'une ville exsangue, bourrée de coups et de remords, parvienne un peu à reprendre son souffle. Berlin s'est peu à peu remplie de bâtiments, de ceux vitrés et brillants dont les enseignes et les étages allumés éclairent partout les noirs et les creux des villes, les empêchant de retourner à la mélancolie, à la manière des décorations de Noël qui forcent parfois l'enchantement. Des enseignes qui pour une grande partie d'entre elles étaient américaines. Mes premières venues à Berlin m'avaient laissé l'impression d'une ville plus mate, que la pierre et le béton dominaient, les lueurs venues des appartements étaient plus diffuses, plus atténuées par l'épaisseur des encadrements. C'est un peu comme si Berlin, lasse de la lutte, s'abandonnait peu à peu à l'Occident, se voulant plus brillante, plus facile d'accès, lassée de résister, lassée de l'austérité, lassée de n'être le lieu que des initiés, heureuse peut-être de s'abandonner.

La ville de New Berlin était plutôt rude, plutôt difficile à appréhender. Il n'y avait rien à regarder et je n'aurais rien à dire, rien à raconter. Je déambulai au hasard des routes. Quittant ce qui semblait être plus

ou moins la rue principale, bordée de manière plutôt lâche par des bâtiments de brique allongés, j'entrai dans des rues pavillonnaires. De grands arbres encadraient les routes et formaient au-dessus d'elles une voûte. Des routes sans jamais de trottoirs et sans jamais de bordures, ce qui laissait croire que ce qui dominait ici était davantage le bois que la ville, que l'habitant. Les voitures y circulaient lentement et leurs occupants n'étaient presque pas visibles, seulement durant ce court instant qui les faisait traverser l'espace allant de la voiture à leur domicile, instant qui pouvait aller jusqu'à disparaître quand les maisons étaient augmentées de longs garages aux portails roulants.

La ville s'était d'abord appelée Muskego. Ce qui signifiait, en langue potowami, « poissons du soleil ». Elle n'avait pris ce nom de New Berlin qu'autour de 1840, à la suite d'une importante immigration allemande. Ils étaient venus nombreux s'installer dans la région de Milwaukee, sur la rive ouest du Michigan. Des statistiques récentes disaient que 39 % des habitants actuels de Milwaukee avaient un ancêtre allemand et 39 % un ancêtre africain. Et que New Berlin, située pourtant à seulement vingt kilomètres à l'ouest était à 90 % blanche.

Les arbres poussaient-ils plus vite en Amérique ? Ou était-ce qu'on les coupe peu, contrairement à cette habitude chez nous qui veut qu'on rabatte sans cesse le bois nouveau, forme le houppier, empêche que ne s'étale le feuillage – ce qui année après année fait grossir le branchage, qui faute de pouvoir s'étirer, gonfle et boursoufle les parties qu'on lui concède, le tronc et les charpentières devenant de plus en plus noueuses. Ce qui dominait ici, ce n'était pas le bois, mais le feuillage, l'importance du vert qui occupait tout le cadre de l'image, d'autant plus que les maisons étaient basses. Un arbre parmi tout ce vert avait déjà viré au rouge et il laissait imaginer comment ce paysage devait chavirer dans cette autre gamme alors que l'automne approchait. Et chavirer ensuite au noir et blanc sous le passage de l'hiver.

Berlin aussi était peuplée d'arbres, le grand parc du Tiergarten était une forêt domestiquée au centre de la ville, dans laquelle, m'avait-on dit, on pouvait, à certains endroits, se promener nu. La Spree était bordée

d'épaisses franges végétales. Dans les quartiers que j'avais traversés à vélo là-bas, tressautant sur les pavés, les arbres occupaient l'espace laissé vacant entre deux façades, se penchant vers le centre de la route pour mieux prendre la lumière.

Vue du ciel, New Berlin avait la forme d'un carré parfait, excepté cette petite chicane au sud-ouest qui lui faisait englober un morceau de territoire un peu tourmenté, sans doute une carrière. Le territoire était régulièrement quadrillé par des routes orientées du nord au sud et d'est en ouest, trame à l'intérieur de laquelle on pouvait lire, grâce au dessin et à la texture des champs cultivés, un découpage supplémentaire en seize sections. La géométrie de ce damier racontait la rigueur avec laquelle s'était organisée la colonisation. Ce maillage avait pourtant tendance à s'estomper en approchant de Milwaukee. Les rues se mettaient alors à serpenter comme de longs vers ou comme des mille-pattes. Au bout de chaque patte se trouvait une habitation.

Rien évidemment n'était aussi limpide avec Berlin. Et même vue d'avion, elle m'avait semblé indéchiffrable et embrouillée. On pouvait encore lire les traces d'un développement qui avait dû à un moment de son histoire être concentrique, mais d'une ville on en avait fait deux, ce qui avait définitivement brouillé les pistes pour les actuels touristes. Il fallait la parcourir de l'intérieur pour retrouver peu à peu les images que l'on avait d'elle, car c'était une ville sans panorama, sans horizon. Je l'avais traversée à vélo pendant des heures, pédalant comme une dératée derrière mes guides, saisissant au passage des bribes de la somme d'informations qu'ils dispensaient. Car tout dans la ville ou presque était de l'histoire, pour peu que l'on s'y intéressât. Nous avions roulé longtemps vers l'ouest avant d'atteindre un parc surpeuplé, où des familles thaïlandaises préparaient au ras du sol une cuisine qui avait l'air exquise, avant de pouvoir enfin boire une bière, allongés dans l'herbe, en discutant, je ne sais plus pour quelle raison, de l'Amérique. Puis nous avions repris nos vélos pour emprunter une large avenue bordée de restaurants et d'hôtels qui misaient sur le charme un rien Las Vegas de leurs

enseignes, le très rose Hollywood Media Hotel, les rouges restaurants Al Capone et El Dorado. Dans l'axe de la rue, on pouvait voir, aux côtés de quelques rares immeubles verticaux, le clocher tronqué d'une église, en souvenir de la violence des bombardements alliés sur la ville. Une ruine désormais figée dans sa chute au pied de laquelle les chapiteaux d'un mini-village olympique étaient installés. Il s'agissait davantage de bière que de sport, on pouvait boire accoudé au bar de tel pavillon ou fausse chaumière, ou sous la protection d'un Cristo Rey en deux dimensions. Le pavillon américain était un faux motel dont le fronton triangulaire était orné du profil d'un chef indien. Sa coiffe de plume était soulignée par la vague d'un néon. Non loin de là, dans une piscine gonflable sans eau, se déhanchait le tronc sans membre et en plastique d'un taureau de rodéo. Quand l'obscurité serait plus grande, viendraient sans doute s'y mesurer des jeunes que l'alcool et la nuit auraient rendus audacieux.

Nous avions traversé plus tard la fraîcheur des bois pour aller voir Goldelse briller au sommet de la colonne de la Victoire. Je me souvenais d'avoir longé la Spree, d'être passée sur le pont d'où l'on avait jeté à l'eau Rosa Luxembourg, d'avoir rasé les parterres d'une grande maison blanche éclairée par le soleil de fin du jour, celle d'un président allemand qui pouvait, dans son palace, se rêver celui de l'Amérique. Nous avions parcouru ensuite les allées délaissées à cette heure du jour du Kulturforum, longé les miroirs d'eau et les parvis des musées que quelques groupes de jeunes gens occupaient.

Je m'efforçais de regarder, de tout voir et d'écouter aussi mes guides qui, à peine essoufflés, me parlaient désormais du plan Marshall. J'avais du mal à tout percevoir si ce n'était cette sensation, alors que partout dans la ville s'insinuait l'Amérique, que je me rapprochais peu à peu de l'épicentre de la guerre, aussi froide avait été cette dernière. Les marques au sol de l'ancien mur s'étaient faites de plus en fréquentes selon un tracé plein de chicanes et de virages que nous perdions et retrouvions sans cesse. Un mirador au détour d'une rue, un morceau de mur pris dans l'épaisseur d'un immeuble de bureau et, à la toute fin, la nuit noire sur le bassin d'Engelbecken.

À New Berlin, le ciel était laiteux depuis l'aube. On approchait de la mi-journée et je me garai devant un petit bâtiment de brique, peut-être un ancien garage que l'on avait reconvertis en musée historique. Sur le large portail roulant qui occupait un tiers de la façade, on avait peint en tons sépia une fresque en l'honneur des plus célèbres habitants de la ville. Un homme était assis dans un fauteuil, vêtu d'une longue gabardine, les traits de son visage semblaient tirés, comme ceux d'un masque ou d'un macchabée. Il s'agissait de Joseph Konrad Meidenbauer, un des premiers colons de New Berlin. La cabane dans laquelle il vécut avec sa femme Catherine était visible à quelques mètres de là, une petite construction d'une dizaine de mètres carrés composée de larges morceaux de bois, des troncs délinéés et couchés à l'horizontale, séparés par un enduit clair. Les menuiseries des fenêtres avaient été repeintes en bleu gris. De l'autre côté de la rue se trouvait un verger. Les arbres dans la pente avaient les formes jolies des fruitiers lorsqu'ils sont soigneusement taillés. Je m'installais sur la pente herbue à l'ombre et ce paysage à la normande fut soudain pour moi une consolation. Car, de tous les lieux que j'avais traversés depuis que j'étais aux États-Unis, si rien n'était fondamentalement différent, rien n'était parfaitement semblable ni tout à fait familier. Il s'agissait des mêmes codes et du même vocabulaire, mais assemblés d'une telle manière que le monde s'en trouvait différent. L'Amérique du Nord s'était réinventée sur la base de vieilles cultures, elle avait rebattu l'ensemble des cartes, les avait mélangées pour créer l'illusion d'un nouveau monde. Et le tour de passe-passe avait fonctionné.

De mon second jour à Berlin, je me souvenais de la fixité, de la raideur, du soleil qui cognait sur la Karl-Marx-Allee. L'avenue m'avait fait l'effet d'une géante qui devait intimider jusqu'aux chars soviétiques qui venaient y défiler. Je la voyais à cette époque pour la troisième fois et c'était peut-être, dans l'archéologie de mes souvenirs de Berlin, l'élément le plus immuable et le moins mouvant, comme un gros rocher impassible autour duquel la ville s'agitait et se transformait. Et l'Alexanderplatz était peut-être dans ma mémoire le morceau le plus changeant. J'avais été à chaque fois surprise d'y revenir, surprise de si peu m'en souvenir.

La tour de la télévision assurait dans mon esprit la continuité d'un lieu qui m'avait d'abord semblé si grand et dont je gardais une image mentale en noir et blanc, puis une seconde image nocturne où l'obscurité semblait si profonde, à peine rehaussée par le fluo des néons. Cette dernière visite en plein jour d'août m'avait laissé l'image plus conforme d'une grande place minérale parcourue d'une infinité de passants, encombrée de vélos entreposés, dont l'horizon était celui des immeubles de bureau et le ciel un aplat zébré par les lignes aériennes du tramway. Une place où il faisait chaud alors que c'était l'heure sans ombre, où j'avais souffert en voyant les vendeurs de saucisses ambulants ceinturés de leurs barbecues fumants. La chaleur et l'odeur de la graisse brûlante leur montaient aux yeux. Je m'étais demandé si ce n'était pas là une forme renouvelée de maltraitance et s'il fallait ou non, malgré la faim qui avait commencé à poindre, boycotter la société qui les embauchait ou soutenir par l'achat la cause de ces nouveaux forçats de la *currywurst*.

De Berlin, je me souvenais de mon errance sur l'île des Musées, me revoyant raser les murs à cette heure estivale que je n'ai jamais aimée, le plein soleil du milieu du jour, celui qui écrase tout, que ce soit en Europe ou en Amérique et qui a tendance à rendre tout laid. Le souvenir de cette autre journée à Berlin me laissait encore l'étrange sensation de morceaux perdus, à quel moment avais-je été parcourir les allées immenses, les pistes de l'aéroport de Tempelhof, cernée de toute part par les coureurs, les cyclistes, les skateurs ? Une sorte de vision témoin d'un monde citadin éparpillé dans l'immensité d'un aéroport que l'on avait cédé à la prairie et à la divagation des habitants. L'endroit était tellement vaste que j'avais longuement hésité avant de m'asseoir sur la pelouse. Entre moi et les autres, la distance était trop large. Des petits paquets de gens se resserraient alors autour des barbecues portatifs dont la fumée montait dans l'obscurité naissante.

New Berlin, comme auparavant New Brighton, ne ressemblait pas à une ville, elle en était seulement une extension. Ce qui la rendait d'autant plus pâle en comparaison de celle en Europe dont elle portait le nom. Pourtant le New laissait croire à quelque rêve, à quelque vision.

J'avais passé mes dernières heures à New Berlin dans un cimetière, suivant la piste ouverte par le visage cireux de Meidenbauer, la piste des colons. Un peu en contre-haut de la voie, des stèles de pierre émergeaient de l'herbe. Sur un panneau on pouvait lire la liste détaillée de ces premiers arrivants dont se trouvaient ici les sépultures. La famille Damm, devant, dont Christian était apparemment le leader de cette colonne de migrants, la famille Korn venue de Bavière, puis la famille Luke dont le fils épousa plus tard la fille Damm, la famille Kerns venue du grand-duché de Hesse-Darmstadt, les Swartzes et les Grasers de Bavière encore et d'Alsace. Les Sittel enfin, qui, venant de New York, mettaient fin à la lignée des Allemands. La première des tombes de ce cimetière avait été édifiée pour Barbara Luke, un bébé de treize jours, morte de convulsions. Le premier enfant baptisé s'appelait George Wagner. Parmi les quatre-vingt-treize ensevelis de ce cimetière se trouvaient soixante-cinq enfants. Ne s'y trouvait pas pourtant l'enfant unique et mort-né des Meidenbauer que le couple avait choisi d'enterrer au pied d'un pin, dans sa propriété.

Une telle litanie de mort, de maladies, de femmes mortes en couches, d'apoplexie, de consomption, dont les noms étaient tous inscrits sur ce panneau de bois, au bord d'une route, à côté d'une carrière grise dont les versants ridés me faisaient penser à la peau d'un éléphant, sur ce petit espace de pelouse, au bord de rien, perdu.

Je cherchai dans mes souvenirs un lieu de Berlin, quelque chose, un moment qui aurait à voir avec cette sensation. Ce n'est pas seulement être seule, c'est être suspendue dans le temps, entre les morts et les vivants. Mais Berlin était à ce point saturée par ses fantômes qu'il était difficile d'isoler un lieu, un nom, un évènement. Pourtant si des âmes subsistaient là-bas parmi la densité des morts, elles étaient sans doute parties peupler la grande forêt de Grunewald à l'ouest de la ville. Là-bas aussi, avais-je éprouvé cette sensation particulière de la solitude quand elle semble habitée.

Je venais de visiter le stade olympique et j'avais traversé à pied les quartiers situés au sud, d'assez grosses maisons particulières avant d'autres, plus petites. J'étais arrivée à l'orée d'un bois. Après le dernier

pavillon, la ville s'était arrêtée pour la forêt. Un chemin s'ouvrait parmi les hauts fûts des pins et le feuillage des jeunes érables du sous-bois. Je sus que j'y entrais pour un moment, peut-être à cause de cette ambiance aussitôt particulière, les petits craquements, la perte immédiate des repères. À quelques mètres du chemin sur la gauche, des troncs de pins avaient été assemblés pour former un tipi. J'éprouvais une peur légère, car qui peut savoir ce qui se passe dans le monde retranché des forêts ? Je croyais entendre des grognements et des cris. Pourtant la lumière filtrait encore partout entre le feuillage léger, elle infusait la forêt. Le chemin s'était mis peu à peu à grimper et faire des lacets, les chênes remplaçaient désormais les pins. À certains endroits, les jeunes arbres seployaient au-dessus du sentier et les clématites sauvages achevaient de refermer la voûte. Je savais que, si je continuais dans cette direction, j'atteindrais les bâtiments d'une ancienne station radio de la NSA, une station bâtie sur une fausse colline constituée des débris de Berlin bombardé. Que sous cette fausse colline se trouvaient les fondations massives d'une université militaire que les nazis avaient commencé à construire. Les Alliés n'étaient pas parvenus à la détruire à coups d'explosifs, ils l'avaient donc ensevelie.

Il y eut soudain une trouée dans la forêt, sans doute une ancienne piste qui s'ouvrait sur toute la longueur du versant pour rejoindre la station. Au-delà, le moutonnement des arbres s'étirait à perte de vue. J'aperçus, à une centaine de mètres au-dessus de moi, un long enclos grillagé. Je savais que la station était aujourd'hui squattée, couverte de tags et que l'on pouvait venir la découvrir moyennant un paiement à l'entrée. Cela semblait faire un moment déjà que le lieu n'était plus réservé aux seuls initiés, une économie s'était mise en place pour faire fructifier l'attraction qu'exerçait cet endroit en ruine, selon ce cheminement éternel des lieux abandonnés, réinvestis d'abord par les pionniers, les plus marginaux peut-être de la société, puis, peu à peu, ce qui était l'affaire de très peu devenait l'affaire des gens branchés avant de devenir celle des touristes. À Teufelsberg, l'in-croyable géologie du site qui faisait se superposer une école nazie et les débris d'une ville bombardée, le tout surmonté d'une station d'écoute américaine délabrée, était parcourue d'un petit peuple de bricoleurs, d'artistes,

d'architectes, auquel venaient désormais chaque jour se mélanger les silhouettes de gens comme moi, les curieux équipés de leur smartphone. Il s'agissait de tags, de béton et encore de ruines. Cette station avait permis pendant une quarantaine d'années d'écouter tout ce qu'il était possible d'écouter. Depuis cette dernière colline que l'enclave de Berlin-Ouest offrait au milieu du bloc de l'Est, on pouvait, disait-on, entendre Brejnev se brosser les dents. Des hommes dans des bureaux sans fenêtre écoutaient, transcrivant sur des kilomètres de papier ce qu'ils captaient et, avec tout ce papier, dont finalement si peu présentait de l'intérêt, on chauffait le bâtiment en le brûlant dans de grandes chaudières. Comme une grosse machine absurde qui consommait ce qu'elle produisait.

Le bâtiment principal était un assemblage de grands rectangles de béton surmontés de trois dômes. Les deux premiers se situaient au niveau du toit, leur structure géodésique était couverte par des bâches dont des morceaux à moitié arrachés claquaient au vent. Ces lambeaux de tissu volants me faisaient penser à un monastère bouddhiste. Depuis la terrasse supérieure, un grand escalier en colimaçon montait jusqu'à un dernier dôme dont les facettes étaient faites d'un matériau plus solide. Arrivé tout en haut, à l'intérieur de ce dôme, je fus saisie par le son, car chaque coup frappé se répercutait de manière circulaire selon une cadence syncopée dont le volume diminuait peu à peu jusqu'à disparition. Ce lieu avait dû accueillir des nuits hallucinées. Même sans alcool, même sans drogue. Rien que le son qui se répercutait de manière circulaire pour peu que la musique ait un peu de *beat* et de basse.

Je quittai New Berlin en fin de journée, ébranlée encore par la longue liste des morts du cimetière allemand, tentant de me changer les idées en longeant les énormes maisons des quartiers chics, des maisons dont les façades mêlaient fausses pierres de meulière au traditionnel bardage de faux bois ou encore des appareillages de pierres mêlées à une improbable brique, le tout surmonté de frontons triangulaires, de porches d'entrée bordés de colonnades.

Je filai vers le sud, prévoyant de passer la nuit dans un petit parc situé à quelques kilomètres de là. Muskego Park. Poissons du soleil.

Que du bon, du lumineux. J'étais arrivée dans un de ces lieux hybrides entre le camping et la réserve naturelle. Des lieux que nul n'habite et nul ne garde. Ces espaces où chacun peut entrer et s'installer, à condition de suivre les quelques consignes et de laisser en partant une petite somme d'argent dans une boîte. Je montai ma tente sur l'un des emplacements, à côté de la table de pique-nique et du barbecue, vaguement inquiète d'être si seule. Un sentier semblait avoir été pratiqué dans les bois et je m'y enfonçai avant de déboucher sur une plage sableuse au bord d'une eau brune dans laquelle je pus me baigner. C'était le début de l'automne, sans doute était-ce un lieu fréquenté plus tôt dans l'année, car le bâtiment des sanitaires était grand et dimensionné pour des hordes d'enfants courant dans des salles de douche collectives. Seule je pris ma douche dans cette pièce ouverte, craignant pourtant que quelqu'un ne survienne à tout moment. Mais seule je repartis, la serviette sur l'épaule, rejoindre mon campement. Deux tentes supplémentaires avaient été montées pendant mon absence. Mais, de toute la soirée qui suivit, je ne vis aucun campeur. J'allai me coucher tôt, impatiente de m'endormir pour qu'arrive le matin suivant.

Au milieu de la nuit – et comment savoir si je rêvais encore ? – résonna un cri qui me sembla de pure frayeur. Ce cri venait-il de moi, de mes rêves, des autres campeurs ? J'entrouvris la toile et vis avec effroi deux yeux blancs briller dans l'ombre du taillis. Je tentais en vain de rassurer mon esprit en panique, blottie jusqu'au petit jour à l'intérieur d'une tente dont la toile me semblait si fine et si fragile. Je me tenais au centre, le plus loin possible des bords, vulnérable au cœur de la nuit, attendant seulement que survienne l'aube et qu'elle me délivre peu à peu de ma peur, à mesure qu'elle se ferait plus précise. Le chant des oiseaux d'abord plutôt que les cris des bêtes, la lueur diffuse et la progressive chaleur plutôt que le froid et la nuit.

PHOTOGRAPHIES À SUIVRE :  
*Berlin (à gauche), New Berlin (à droite)*















**PARIS,  
NEW PARIS**



J'avais vécu plusieurs années à Paris, ce qui me faisait douter de ma capacité à voir quelque chose de cette ville, emmêlée qu'elle était dans mes souvenirs à un écheveau de sensations dont le spectre était si vaste, du plus profond ennui à l'hystérie d'un soir. Il devait tout y avoir, l'ensemble des humeurs, l'ensemble des saisons, des ciels blancs immobiles aux pluies diluviennes, la neige sur les trottoirs sombres de la ville, avant le piétinement qui viendrait tout salir, le soleil parfois brûlant.

Fallait-il faire le vide, tout ensevelir, et voir New Paris ? Et attendre que refassent surface, des moments émergés, ceux qui flotteraient le mieux.

New Paris commençait à huit cents mètres environ de la frontière entre l'Indiana et l'Ohio, à l'un de ces endroits où le paysage ne traduit absolument rien du changement qui pourtant s'opère. Pas de rivière, pas de ligne de crête, même pas la clôture d'un champ, une lisière de forêt. Juste un panneau, *Welcome to Ohio*, au milieu d'un tissu lâche de boisements et de constructions.

De grands conifères bleutés encadrèrent mon arrivée. *Home of Gerold Dees, Vaughn Ray, Autumn Whirley*. Un champion du monde du bras de fer, un champion de ball-trap et une championne du lancer franc. La rue principale était une grande ligne droite traversant la ville de part en part. À l'autre bout, juste là où elle se courbait, un assemblage de silos et un séchoir à maïs à moitié plein. Derrière le grillage, les épis formaient une montagne jaune dont l'un des versants s'éboulait. À la sortie de la ville, entre deux boisements, un pré aux courbes étranges. Un panneau annonçait un peu plus loin qu'il s'agissait d'une piste de *snowtubing*, une activité qui consistait à dévaler une piste enneigée assis dans une grosse bouée.

Je revins en arrière, la ville n'était pas très grande, sans doute moins de deux mille habitants. Il faisait déjà très chaud. Par miracle, l'eau n'était pas totalement absente des lieux, un petit lac était blotti dans la partie sud de la ville. Pour l'atteindre, il fallait entrer dans le camping où se trouvaient déjà de nombreux *Recreation Van*. On disait « RV », j'aimais bien ce mot. Je commençais à caresser l'idée de dormir ici ce soir, tant pis pour l'aventure, tant pis pour le sauvage, je m'imaginais assez passer la journée à continuer ma lecture du *Crazy Horse* sur la plage au bord du lac brillant, où j'irais, dès que trop chaud, me rafraîchir. Acheter un soda au magasin du camping. Profiter le soir du luxe des sanitaires et dormir – enfin – au milieu des vans et des caravanes, parmi les dormeurs invisibles, retranchés derrière les volets tirés de leurs cabines. Sans doute pour la plupart d'entre eux, des retraités, car, en ce mois de septembre, les familles étaient reparties dans leurs routines.

Mais je me trompais. L'homme à l'accueil me fit savoir que je ne pourrais pas rester le soir, les emplacements étaient réservés pour les « RV » et leurs occupants qui venaient en nombre passer ici leur week-end, leur Labor Day.

Je n'avais pas vu venir le Labor Day, comment aurait-ce été possible? Ce qui, pour un grand nombre de pays, se fêtait le premier mai, se célébrait ici le premier lundi de septembre.

Je dus repartir, un peu affectée, surtout par l'éclat du lac que j'apercevais derrière les arbres et que nul nageur ne venait troubler. À cet instant, rien ne me paraissait plus enviable que d'entrer seule dans le lac, d'ouvrir un chemin dans l'eau fraîche. Au lieu de cela, de ces longues brasses en apnée, je dus repartir dans la fournaise d'une ville de l'Ohio dont absolument rien ne me donnait envie. Je fis pourtant à pied un long tour de la ville.

Bien sûr, je n'avais presque pas dormi, mais était-ce dû à cette fatigue, pourquoi me sentais-je ici si mal accueillie? Ici plutôt qu'ailleurs. Était-ce dû à la chaleur qui me tapait sur les nerfs? La ville n'offrait aucun lieu de repli, si ce n'était ce lac, que le camping avait privatisé, et un cimetière. Une fois de plus, j'avais été tentée d'aller faire un tour entre les stèles, davantage pour profiter de l'ombre des grands arbres qui encadraient l'allée que pour regarder les noms gravés sur les pierres. Pour regarder aussi les quelques personnes qui circulaient parmi les tombes.

Passé la rue centrale de la ville, j'avais trouvé les habituelles maisons de bois aux bardages horizontaux, peintes en blanc ou dans des teintes toujours claires. Des maisons qui ressemblaient à des mobile-homes ou à des versions plus vastes, mais moins massives, de la cabane du colon. Les petites villes américaines que j'avais traversées étaient pour la plupart d'entre elles bâties en bois ou avec un matériau qui imitait ce principe de bardage. Articulée autour d'une rue principale, leur organisation n'était pas si éloignée de celle que l'on voyait dans les westerns, la poussière et le saloon en moins. Les façades de planches de bois emboîtées les unes au-dessus des autres semblaient fines et fragiles. Un gros coup de vent suffirait à les souffler. Il y avait finalement si peu de pierre, si peu de béton. Un Américain rencontré un jour m'avait rappelé que le peuple américain restait, au sein de son territoire, un peuple mobile. Alors peut-être que ces maisons, légères à construire et légères à déconstruire, étaient bâties pour une seule génération.

Au carrefour central de la ville se tenait une grande bâtisse de pierre. Sur la façade était indiqué *ANTIQUES*. À l'intérieur, un fatras d'objets, de vaisselle, fauteuils, textiles, jouets pour enfants. Le magasin était immense, montant sur trois étages, davantage de niveaux que ce que le bâtiment, de l'extérieur, m'avait semblé pouvoir contenir. Je naviguais seule dans ce vaisseau de souvenirs, cherchant des yeux un détail, quelque chose sur lequel m'arrêter.

Puis j'avais rejoint la bibliothèque pour y feuilleter les quelques livres d'histoire sur la ville. Je trouvai dans un ouvrage la liste détaillée des premiers habitants, la liste des anciens commerces, le récit des incidents : incendie de rue, explosion de gaz. Je laissai de côté les portraits des résidents notables, dont une certaine Mary C. Melody dont le nom la prédestinait apparemment, et c'est ce qu'elle fit, à la musique. Je m'arrêtai enfin sur une carte qui reprenait le tracé d'un itinéraire ferroviaire au nord-est des États-Unis. Ce tracé de gare en gare, c'était le parcours qu'avait emprunté le cortège funéraire d'Abraham Lincoln. Un tout petit point sur la carte indiquait New Paris. Après Cleveland, après Columbus, avant Indianapolis. New Paris était la 357<sup>e</sup> ville sur la liste. Le cortège était passé le dimanche 30 avril 1865 à 2h41 du matin. *Foule multiple. Arche. Feu de joie.*

Fallait-il que les habitants soient à ce point conservateurs, ou frappés d'amnésie, pour parler du champion du monde du bras de fer et ne mentionner nulle part que New Paris avait été l'une des gares de passage de cet historique cortège ferroviaire. Le train ramenant vers Springfield le corps de Lincoln (et celui de son fils mort de typhoïde trois années auparavant) depuis Washington, où il avait été assassiné quinze jours plus tôt d'une balle dans la tête.

Ce cortège me faisait songer au voyage qu'avait fait le corps bouilli de Saint Louis depuis Carthage jusqu'à la basilique royale de Saint-Denis. Une longue procession d'hommes et de chevaux était remontée vers la capitale et les gens venaient de loin pour rendre hommage au roi mort, sans doute aussi poussés par la curiosité de voir à quoi ressemblait le nouveau roi juché sur son cheval. De la même façon, aux États-Unis, les habitants s'étaient rapprochés nombreux de la voie, pour voir passer le train qui contenait le corps du président. Le voyage du président américain mort dura vingt jours, celui du roi français avait duré plus de six mois. Le 3 mai 1865, la dépouille de Lincoln était arrivée à Springfield. Le 21 mai 1271, le cortège funéraire de Louis IX, des chevaux et des hommes à pied, était entré dans Paris.

J'avais, pour ma part, surtout sillonné Paris à vélo. C'était le souvenir de ses pentes, souvent noires et luisantes, mouillées d'une fine pluie, que je remontais juchée debout sur mon Peugeot blanc. Le bruit des sirènes jamais lointain, la nuit jamais obscure tenue en respect par les phares des voitures, la tache jaune des lampadaires, les devantures éclairées des épiceries restées ouvertes. Quelque chose de toujours grisant et en même temps un peu écœurant, il ne s'agissait pas de douceur de vivre, mais plutôt de se sentir furieusement en vie. Le souvenir d'une ville où presque tout est société, on y boit coup sur coup, on écoute longuement et on discute, on mange, on ne fait que parler, raconter, se raconter. Et quelquefois longuement se promener, suivre les canaux, les chemins suspendus aux berges, passer les portes du périphérique, tenter de quitter la ville à pied, ce qui se révèle toujours impossible.

Un temps passé avec intensité et pourtant presque sans rien construire, bâti sur des souvenirs, des restes de soirées. Et le vertige à un

moment. Cette sensation d'avancer sur un escalier dont les marches se dérobaient, de marcher sur un sol de sable qui s'effondrait. Regarder le vide derrière soi. Voir devant soi une piste apparemment solide qui continuait. Qu'elle était tentante à suivre. Prendre encore un peu de chaleur auprès de cette ville, se fondre dans son bruit et son odeur, étrangement se sentir chez soi. C'était peut-être le propre des très grandes villes, leur présence et leur rumeur étaient si fortes, si dominantes, si enveloppantes que chaque habitant, même infiniment seul dans son minuscule appartement ou seul à errer dans les rues, se sentait en familiarité.

Car on pouvait toujours partir. Prendre un peu l'air, se dire qu'en dehors de Paris, c'était plus doux. Et, à chaque retour, le pied à peine posé sur le marchepied du train, se sentir happé par une sorte de ferveur. Tous les réflexes aussitôt revenaient, on retrouvait immédiatement sa place dans la machine en mouvement, on emboîtait le pas, rapide, à la foule des voyageurs, s'insérant avec aisance dans le ronron des valises roulantes qui parcouraient en sens unique le quai, et nous nous engouffrions tous ensemble dans un hall, dans la bouche ouverte d'un tunnel, sur un escalator en perpétuel roulement.

De tout cela, de cette musique entêtante, de cet engrenage envoûtant, de tous ces plaisirs mêlés à des sentiments contraires, j'avais fini, avec infiniment de peine et de douleur, par m'éloigner.

J'étais désormais là, à New Paris, buvant un Coca dans un Subway. À la surface de cet océan qu'était pour moi Paris, c'était un pan de ma vie qui remontait.

Fébrile, je remontai dans la voiture, allumai le moteur, repartis vers le nord de la ville, du côté des grands silos dont la hauteur même modeste dominait la ville. Un peu après, dans la fourche que dessinaient deux routes, dont l'une s'appelait joliment Eldorado Road, se trouvait une grande pelouse jonchée de stèles à demi effondrées. Le sol troué de sépultures était en de nombreux endroits affaissé, dessinant des creux et des bosses, et faisant osciller dans tous les sens les pierres et les blocs érigés, dans une pagaille superbe. On devinait à travers les arbres deux lignes, à moitié disparues, mais pas tout à fait. Ce devaient être les anciens chemins de fer. Sur l'un d'entre eux, au moins, le wagon qui transportait les corps de Lincoln et de

son fils avait dû circuler. Le paysage sur ce cortège aujourd’hui achevait de se refermer. Le ciel commençait peu à peu à se charger, les nuages formaient une texture étrange, chevelue et grise, des plans successifs se formaient au-dessus de moi, déployant un incroyable dégradé de gris, du presque blanc au presque noir, comme une fumée d'échappement. De gros camions allèrent se garer sur le parking du magasin Dollar General dont l'enseigne jaune semblait lancer un appel urgent à s'y réfugier. Un certain nombre de personnes commençait d'ailleurs à se diriger vers lui. Je continuais à regarder le ciel, regardant les masses grises qui évoluaient, rapides, semblaient s'épaissir, avalant les derniers recoins lumineux. Il fallait se mettre à l'abri. Je courus rejoindre la voiture. Ce fut d'abord la pluie, quelques grosses gouttes épaisse et lourdes qui s'effondraient sur le pare-brise, puis aussitôt le déluge. Il n'y eut bientôt plus que le fracas de l'eau qui se déversait, comme des seaux pleins jetés en continu sur la voiture. Mais j'étais à l'abri, au chaud, au sec. L'orage avait fini par crever. L'eau diluait un peu ma colère et ma tristesse.

Pourquoi avait-on appelé cet endroit New Paris ? Les premiers habitants, en 1817, ne pensaient pas à Paris, en France ; ils pensaient à Paris, Kentucky, d'où ils étaient venus pour s'installer ici. Une autre petite ville, un peu plus au sud, un peu plus au cœur encore des États-Unis qui tenait, quant à elle, son nom de la capitale française en hommage à l'aide apportée par la France lors de la Révolution américaine. La France qui aurait tout fait à cette époque pour être désagréable aux Anglais.

Ainsi le cœur des premiers colons de New Paris n'était pas français, il était déjà américain, ils ne rêvaient pas de la grandeur de la capitale française, ils étaient déjà nostalgiques du village voisin.

La pluie avait diminué d'intensité et la nuit était tombée. Derrière l'eau qui ruisselait encore sur le pare-brise, les feux des voitures laissaient de longues traînées rouges. Je m'offris un repas dans un BBQ, une sorte de grosse maison en bois, tenue par un Texan qui s'était exilé en Ohio, à la sortie sud de la ville, un peu après le camping et le Subway. J'y trouvais un peu de chaleur, celle que l'on trouve invariablement dans les chalets où tout, ou presque, est fait de bois, le comptoir, les tables, les bancs. Du réconfort dans une soupe, une salade, une viande sucrée, une bière claire.

Le matin suivant, il faisait à nouveau grand beau, le ciel était par-

faiblement calme et la pelouse du camping où j'étais allée passer la nuit ne gardait aucune trace du déluge de la veille. Les camions et les caravanes, blancs, étaient impassibles. De ce qui se passait à l'intérieur, je ne savais rien, j'aurais aimé jeter un œil à l'intérieur de ces vaisseaux mobiles et immobiles qui s'établissaient un peu partout en Amérique. Que pouvait-on venir faire ici à quelques kilomètres de New Paris, entre champ de maïs et champ de maïs ? Autant de calme. Pas de bruit. J'avais la sensation, depuis que j'étais partie de Minneapolis, de beaucoup de silence, de beaucoup de vide. Était-ce dû à ce temps passé dans les campings ? Dans les petites villes les rues étaient inanimées et les promeneurs si rares. Je ne voyais que l'envers du décor. Que pouvait-il bien se passer dans les camions, dans les maisons, dans les salons, les chambres et les cuisines ? Puisqu'au-dehors tout était en apparence paisible. Où était la violence dont on parlait tant quand on parlait de l'Amérique ?

Un peu moins d'une centaine de kilomètres me séparait de New Carlisle, la route était droite. Les panneaux routiers indiquaient d'autres villes en « New ». New Hope, New Madison, New Lebanon. Comme des grands espoirs, de grands horizons. Farmersville et Wheatville. On ne parlaient déjà plus de rêves, de culture ou de nation, mais du quotidien, de l'économie et du labeur de ces villes. Yankeetown. Qui était le Yankee de qui ? Le Yankee, c'était pour moi l'Américain, mais j'avais lu que pour les Américains, c'était l'habitant de la Nouvelle-Angleterre. Que c'était aussi, dans le souvenir de la guerre de Sécession, le gentil pour les soldats de l'Union, le méchant pour les confédérés. Que c'était, au tout début de l'histoire des États-Unis, le nom donné aux colons néerlandais qui avaient fondé New York, alors appelée la Nouvelle-Amsterdam.

J'étais sur la bonne route, celle qui, allant plein est, me rapprochait de la côte atlantique. Je rembobinais la bande de la colonisation. Il me faudrait encore traverser toute la Pennsylvanie pour atteindre New York puis New Rochelle, et avant cela, j'allais m'arrêter un peu au nord-est de Dayton, à New Carlisle. J'y serais avant midi.

PHOTOGRAPHIES À SUIVRE :  
*Paris (à gauche), New Paris (à droite)*





ANTIQUES











**LA ROCHELLE,  
NEW ROCHELLE**



Le lendemain je pris le train pour New Rochelle, imprimant un ultime et minuscule effort vers l'est. Ce n'était toujours pas le grand large, l'énorme Long Island fermait l'horizon de sa longue trace sombre, mais la côte, qui alternait anses de sable clair et rochers noirs, polis par le passage des marées, ressemblait à la côte européenne. Le varech s'y étalait en taches noires, les petits coquillages blancs craquaient sous les pieds. Je me trouvais dans un parc, mais ce parc était une île, Glen Island, rattachée au reste de la ville par un pont-levis. Un chenal de boue séparait un peu avant le petit port de plaisance des quartiers d'habitat collectif. Quelques bateaux blancs, mais pas tant que ça, tanguaient légèrement sur l'eau grise. Ce n'était certes pas la forêt de mâts et l'eau bleue, limpide, du port de La Rochelle, ce n'était pas la pierre à peine grise, presque blanche de l'immense jetée, des tours et des murailles qui cernaient la ville française, en marquaient la porte d'entrée pour tous les pêcheurs et les plaisanciers, autrefois les navigateurs, les explorateurs, impatients de rentrer.

Dans l'une de ces tours blanches, qui avaient servi de prison à de nombreux corsaires, j'avais vu, gravés sur les murs courbes, de nombreux et beaux navires. Des trois-mâts peut-être, tant de voiles, une infinité de cordages parcouraient la paroi de pierre tendre. Je me souvenais d'une phrase, restée énigmatique, gravée à côté d'un personnage dont la silhouette évoquait davantage celle d'un gorille que celle d'un homme. « Multon, partant pour l'Amérique par suite de bonne conduite, n'a pas voulu écouter...» Les derniers mots manquaient.

Multon avait-il fini par atteindre les rivages de l'Amérique? C'était finalement là-bas, à La Rochelle, de l'autre côté de l'Atlantique, que j'avais

pu voir des images de ceux que l'on appelait encore les Amérindiens. Le musée du Nouveau Monde avait acquis toute une collection de photographies d'Edward Curtis. L'homme, originaire du Wisconsin, s'était attaché pendant plusieurs décennies à documenter et à mettre à nouveau en scène un monde déjà largement disparu. Je me souvenais en particulier de la photographie d'une jeune femme qui regardait le paysage, debout sur un rocher, le corps drapé dans une couverture raide et droite, lui taillant la silhouette étonnamment statique d'un cône renversé. Ses cheveux, comme un bandeau lisse et noir déroulé sur la toile épaisse, le visage tourné de trois quarts, elle semblait comme statufiée.

Certaines salles du musée étaient consacrées à la traite des esclaves noirs. Des peintures, des dessins, des gravures de bateau, qui ne parvenaient jamais à restituer la douleur et la violence infligée et subie, ni les traits justes des hommes et des femmes, des victimes comme des coupables. Je me souvenais de la silhouette massive et haute, de la posture un peu étrange, légèrement déhanchée, de Toussaint Louverture sculpté par Ousmane Sow. Debout dans la cour pavée de l'hôtel particulier, le genou gauche un peu relevé, le pied prenant appui sur un rocher, le visage était penché, pensif et concentré sur un courrier, et la main ne quittait pas la garde de l'épée.

J'avais appris que le premier navire négrier de France était parti en 1594 de La Rochelle, qu'il s'appelait *L'Espérance*. Assise sur les rochers noirs de la plage de New Rochelle, je renonçai cette fois à m'imaginer la traversée. Le navire restait amarré au port, les cales déjà pleines d'armes, de tissus, d'alcools. Il n'atteignait pas les côtes africaines, ne chargeait pas ses cales d'hommes, de femmes et d'enfants. Ces bateaux-là ne faisaient plus la fierté de La Rochelle, mais on ne pouvait pas non plus les ignorer, la ville avait été le deuxième port français impliqué dans le commerce des esclaves. Quatre cent vingt-sept navires avaient appareillé, passé les portes lumineuses de la ville pour atteindre celles de l'Afrique, et rejoindre ensuite l'Amérique.

De ce côté-ci de l'Atlantique, New Rochelle ne se sentait peut-être pas vraiment concernée, les navires chargés d'esclaves ne débarquaient pas tant

de ce côté-là que plus au sud et aux Antilles, les États du Nord n'avaient-ils pas, pour se sauver, le souvenir d'avoir été les premiers abolitionnistes ? Depuis que j'étais partie de Minneapolis, je n'avais pas le souvenir d'avoir traversé une Amérique tellement métissée, pas tellement plus que ne l'étaient, de l'autre côté, les villes européennes. Ce n'était qu'à New York, sans surprise, que j'avais pu croiser toute une variété de visages témoignant d'autant d'origines, parmi lesquelles pourtant les traits indigènes semblaient particulièrement absents. La veille, sur la grande pelouse de Central Park bondée, la pluie soudaine et soutenue avait provoqué une immense pagaille, les groupes se dispersant à toute allure et dans tous les sens avaient pendant quelques minutes créé l'illusion parfaite d'un mélange de peau tous azimuts. J'avais dû aussi me mettre à courir, ne sachant pas bien où et dans quelle direction trouver refuge. Je m'étais glissée dans une embrasure. Au loin, petit à petit, les groupes s'étaient reformés, chacun rassemblait ses proches, ses amis, ses petits, sous des parapluies.

New Rochelle avait été fondée par un petit groupe de protestants, fuyant la France à la suite de la révocation de l'édit de Nantes, des commerçants venus de La Rochelle. Les deux villes aujourd'hui étaient jumelées ; je me trouvais en présence, pour la première fois et de manière ouverte et franche, sinon d'un réel partenariat, du moins d'un vrai échange. Les deux villes se connaissaient et se regardaient, j'imaginais que des voyages entre les habitants d'une ville et de l'autre s'organisaient, quelques cérémonies annuelles, les enfants des écoles avaient peut-être des correspondants. Je ne savais pas pourtant si cela m'apportait une réelle satisfaction ou au contraire un peu de déception, celle de la facilité, d'une mission déjà accomplie avant d'être commencée. Ou était-ce simplement que je me trouvais désormais au terme de ces deux itinéraires, et que, fatiguée, je regardais l'eau grise de la mer clapoter sur le rivage, une même masse d'eau qui, devenue bleue, clapotait de l'autre côté sur la digue blanche de La Rochelle, soulevant doucement la flotte des optimistes sortis à la queue leu leu par ce temps radieux.

PHOTOGRAPHIES À SUIVRE :

*La Rochelle (à gauche), New Rochelle (à droite)*





RUE  
BARRÉE

RUE  
de  
L'ARMIDE



ACCÈS  
SECOURS







20 EUR.



9 782956 100836